

**Henri  
Thomas**  
**Le promontoire**

L'IMAGINAIRE  
  
GALLIMARD



Henri Thomas

# Le promontoire

Gallimard



*Henri Thomas, travaux d'aveugle,  
Vous allez en catimini...*

Ainsi débute un poème de Jules Supervielle consacré à l'auteur du *Seau à charbon*. Henri Thomas est né le 7 décembre 1912 à Anglemont, dans les Vosges, d'une famille qui compte surtout des paysans et des instituteurs. Ses études, commencées en province, se terminent à Paris ; élève au lycée Henri-IV, il a Alain pour professeur. Il prépare l'Ecole normale, puis y renonce au profit d'une vie plus libre et plus aventureuse qui lui permet d'effectuer de nombreux voyages en France et à l'étranger.

Ses premiers poèmes sont publiés dans *Mesures* en 1939; en avril 1940, alors qu'il est aux armées, paraît *Le seau à charbon*. Après la guerre, il devient secrétaire littéraire de *Terre des hommes*, hebdomadaire dirigé par Pierre Herbart ; il collabore ensuite à la *Revue 84* avec Marcel Bisiaux. Peu de temps après, il travaille dans les services de traduction de la B.B.C. à Londres, et, en 1958, il accepte une chaire de littérature à Brandeis, aux Etats-Unis, où il enseigne pendant deux ans.

A son retour, il s'installe définitivement en France, où il se fait connaître par de nombreuses publications et traductions et par sa collaboration à des revues telles les *Cahiers de la Pléiade*, *La Nouvelle Revue Française* et les *Cahiers des Saisons*.

Henri Thomas a reçu le prix Médicis en 1960 pour *John Perkins*, le prix Femina en 1961 pour *Le promontoire* et le prix Valéry Larbaud en 1970 pour ses *Poésies*.



Il n'a guère cessé de faire mauvais temps depuis le mois de novembre (la nuit de Noël était pourtant tiède). Depuis la fin décembre en tout cas, tous ces jours-ci, pas question de baignade. Tantôt la tramontane, tantôt le mistral agitent la mer. La mer est présente par son bruit et par ses teintes qui changent avec le vent, et c'est beaucoup déjà, mais on croyait, cet hiver, pouvoir se tremper dès le mois de mars dans ce que le pharmacien d'Anvers appelait les bains de Diane. Le reverrons-nous au mois de mai, le pharmacien d'Anvers ? La patronne de l'hôtel Caliste nous disait qu'il revient chaque année, depuis

longtemps, en automne et au printemps. C'est un délicat, choisissant les meilleurs moments de l'année. Seul pensionnaire de l'hôtel Caliste quand nous sommes arrivés, il dînait dans la cuisine avec la famille. Il est marié, mais je ne crois pas que sa femme soit jamais venue en Corse avec lui. Un délicat, un mélancolique, un voluptueux ? La veille de son départ nous l'avons rencontré au bout de la plage du Pero, entre le torrent et les rochers ; c'est là qu'il nous a parlé des bains de Diane, en montrant les rochers. Puis, comme nous parlions des gens de Lormia, il nous a décrit le pêcheur aveugle qui travaille comme les autres pêcheurs mais qui est beaucoup plus soigneux de sa personne qu'aucun d'eux : rentrant de la pêche, ne quitte-t-il pas ses vêtements de travail qu'il enferme dans un coffre de sa barque, pour endosser un costume neuf rangé dans un coffre du hangar ? J'ai cru quelque



temps que ce pêcheur était l'homme qui habite en face de chez nous avec sa fille ; mais il me semble que celui-ci ne fait rien, et il y a un autre aveugle, plus jeune, qui a davantage l'air d'un pêcheur. Il est vrai qu'il n'est pas soigneusement vêtu, alors que le voisin d'en face l'est toujours. Mais est-ce que le pharmacien d'Anvers n'inventait pas un peu son pêcheur aveugle ? Il aimait les histoires drôles, lisait des romans, menait une existence un peu étrange, — je crois qu'il était de ces hommes qui aiment la conversation et s'y sentent revivre, parce qu'elle les distrait d'eux-mêmes, les jetant dans l'imprévu de tout ce qui n'est pas eux, où ils redeviennent des hommes amusés de vivre, libres comme si rien n'était de leur préoccupation profonde. De celle-ci, ils ne diront rien ; peut-être l'oublient-ils vraiment en riant ; elle est leur vérité, et qui peut les en détourner, sinon la joie de l'imaginaire, le plai-

sir d'être dans un monde où chacun vit comme s'il racontait avec ou sans paroles une histoire passionnante et drôle : son existence. Le pharmacien d'Anvers savait beaucoup de choses sur le village, et d'abord tout ce qu'avaient dû lui raconter la patronne de l'hôtel Caliste, le patron et la vieille servante, au cours des repas à la table de la cuisine; il aurait très bien su démêler le vrai du faux, mais il n'en voyait pas la nécessité, non plus que celle d'être exact lui-même, quand il racontait une histoire entendue. Avait-il vu le pêcheur aveugle, ou seulement entendu parler de lui ? Etait-il entré chez le pope, dont il nous décrivait la bibliothèque grecque, latine, anglaise ? Je lui dis qu'on m'avait parlé du pope comme d'un ivrogne ignare, écarté dans cette paroisse après quelque vulgaire sottise. Le pharmacien d'Anvers s'était doucement récréé, il avait évoqué la rivalité entre les deux cultes qui

se partagent le village : les médisances ne pouvaient venir que de là. Mais y a-t-il rivalité ? Le curé et le pope de l'église grecque font ensemble les enterrements et les nombreuses processions. Le pharmacien d'Anvers était-il entré dans l'église latine ? Il nous décrivait des sortes de batailles entre le curé et les enfants de chœur.

Mais la vérité d'une conversation ne vient pas de l'exactitude des anecdotes racontées ; elle est dans le mouvement, dans l'invention, dans l'amusement d'une parole qui peut faire apparaître bien des choses et même les plus vraies, détachées de la vie personnelle et projetées dans une réalité ouverte. Aussi, lorsque le pharmacien d'Anvers disait, le regard tourné vers les rochers du bout de la plage : « Il y a là-bas des bains de Diane... », je crois qu'il livrait au hasard de la parole, en présence d'inconnus (car jusqu'alors nous ne l'avions vu qu'une fois, dans la cuisine de l'hôtel),

une pensée, un souvenir, un désir, dominant, — un de ces secrets qui profitent d'un instant de langage ouvert pour surgir dans une sorte de lointain, d'où ils reviendront sur celui qui a parlé. « Bains de Diane... » Je venais de lire, dans une revue mensuelle, une curieuse dissertation érotique et mythologique intitulée précisément : *Le bain de Diane*. Le pharmacien d'Anvers ne lisait rien de tel et il ignorait certainement la fable d'Actéon. S'il y avait en lui beaucoup de distinction et de finesse de manières, cela évoquait plutôt une certaine classe sociale qu'un tour d'esprit personnel. Mais la littérature n'étant pour rien dans sa rêverie à voix haute, cela n'en était que plus singulier. Cela rendait d'abord toute question impossible, faute de références communes ; ces mots qu'il avait prononcés, je les laissais passer comme si je ne les avais pas entendus ; ils étaient aussi mystérieux que la légende

d'Actéon, et beaucoup plus intéressants pour moi. Nous n'avons échangé ensuite que des propos quelconques ; ma fille qui a deux ans s'est blottie contre sa poitrine (il l'avait prise sur ses bras) ; il nous dit qu'il n'avait pas d'enfants mais que les enfants l'aimaient, puis nous l'avons laissé. En me retournant, avant de franchir le taillis qui borde la plage, je l'ai vu qui avait relevé ses jambes de pantalon et se tenait à présent adossé à un rocher bas, les pieds dans l'eau. Ses genoux et ses jambes nues qu'il avait mouillés luisaient au soleil, et leur hâle attestait qu'il s'était beaucoup baigné au soleil de l'été passé. Mais pas sur cette plage-ci, puisqu'il n'y venait pas durant l'été. A Ostende ? Je ne crois pas : il aimait trop la Méditerranée des îles. Mais pourquoi forcément la mer ? Je l'imaginai bien dans les montagnes du Sud, au bord de petits lacs déserts. Mais je ne savais seulement pas en quel endroit

du village il avait sa chambre... Il prenait ses repas avec la famille de l'hôtelier, il semblait chez lui dans l'hôtel, mais le Caliste est une étroite maison, d'un seul étage, une auberge plutôt, et où il n'y a que trois chambres pour les touristes, à l'étage. Nous logions dans l'une d'elles, les deux autres étaient inoccupées. La patronne, durant la saison, dispose en meublé d'une demi-douzaine de chambres qu'elle sous-loue dans le village. Ces chambres sont beaucoup moins confortables que celles de l'hôtel, qui ont l'eau courante, alors que dans le village, c'est là le privilège de deux ou trois demeures seulement appartenant à de riches fonctionnaires, qui ne louent évidemment pas de chambre au Caliste.

Je dis : le village, et par le nombre des habitants c'est même un petit village en effet. Mais comme en beaucoup d'endroits de l'île, le nombre des maisons et leur

dimension correspond à une population beaucoup plus considérable, et qui n'a pas disparu, elle est seulement absente : les gens travaillent sur le continent, et ne reviendront ici que pour prendre leur retraite. Les trois rues courbes qui se détachent de la route côtière, et décrivent trois étages en amphithéâtre sur une anse du promontoire, avec les ruelles en escaliers qui les coupent, font un ensemble de maisons, de petits jardins, de terrasses, d'arrière-cours, qu'il est difficile de bien connaître. Où logeait le pharmacien d'Anvers, je ne l'ai su que quelque temps après son départ. Le grand romancier Gilbert Delorme parcourait l'île, s'arrêtant quelques jours çà et là pour travailler, et sa course l'avait amené à Lormia, qui lui plut ; il décida d'y faire halte une semaine. C'étaient les tout derniers jours de l'automne : soirs et matins froids, midis merveilleux, l'atmosphère la plus propice

à l'activité de l'esprit. Je ne suis pas tout à fait un inconnu pour Gilbert Delorme, ayant collaboré, par des recherches à la *Nationale*, à sa grande anthologie des *Conteurs Français*. Il s'assit à notre table, le soir de son arrivée ; d'humeur splendide, rempli d'histoires qu'il avait récoltées sur les deux versants de l'île, il voulait tout savoir déjà sur le village, et naturellement le pharmacien d'Anvers a eu son tour dans nos propos ; il est vrai qu'à part le bain de Diane, j'avais peu de choses à en dire, mais ce peu l'a rendu presque lyrique :

— Je m'en suis douté, s'est-il écrié, j'en étais sûr en arrivant : cet encens d'eucalyptus dans les fumées, cet enfant si beau sur le dos d'une bête qui a disparu dans les ombres — il y a une Diane de Lormia. L'avez-vous cherchée ?

Après le café, un léger alcool, et Gilbert Delorme s'est retiré dans sa chambre ; il comptait sans doute travailler un peu dès



ce premier soir. Mais le lendemain matin, il avait la mine d'un homme qui n'a pas dormi, et quant à travailler, pas question, nous dit-il, tant qu'il serait dans cette chambre : le patron, la patronne et leur vieille servante s'étaient plus ou moins querellés jusqu'à minuit, dans la cuisine, qui se trouvait juste sous cette chambre, dont le sol carrelé non seulement laissait passer, mais, prétendait Gilbert Delorme, amplifiait les moindres bruits. Il affirme n'avoir pas entendu ma fille, qui avait un peu crié vers deux heures du matin, — mais je pense bien que cela a été pour quelque chose dans sa résolution de trouver immédiatement une autre chambre. C'était chose faite dès dix heures ; il était allé avec la patronne choisir l'une des chambres que l'hôtel loue dans le village, et quand il est revenu, il avait retrouvé sa bonne humeur de la veille, tempérée cependant de je ne sais quoi de songeur —

l'ennui peut-être, de la nuit sans sommeil ?  
Mais la gaieté était revenue :

— Une bien belle chambre, me dit-il, venez voir cela.

C'était tout un petit appartement, dont l'entrée était de plain-pied avec les ruelles et les jardins montant vers l'échiné du promontoire, et qui donnait, par-devant, sur la place de la mairie en contrebas. Les fenêtres se trouvaient juste en face de l'horloge encadrée au fronton de la mairie.

— Chaque matin, l'horloge entrera dans la chambre et dira : il est... 6 heures...

Regardant cette chambre où un grand lit et une belle table carrée laissaient encore beaucoup de place, je pensais que c'était cela exactement qu'il nous aurait fallu, à ma femme et à moi ; la petite aurait dormi dans la première pièce, où j'avais vu un lit dans la pénombre en passant. Moi aussi, après tout, je travaillais, et bien que les traductions n'exigent pas le calme qui est

indispensable à l'imagination d'un romancier comme Gilbert Delorme, j'étais tout de même un peu gêné par les bruits de l'hôtel, et par la petite criant chaque nuit. C'était bien un logis comme celui-ci que nous avions cherché d'abord ; et la patronne du Caliste nous avait menti en nous disant qu'ils n'avaient rien d'autre que ces chambres dans l'hôtel. Evidemment, celle-ci devait coûter un peu plus cher, et nous n'avions pas l'air riches, tandis que Gilbert Delorme, arrivant dans sa voiture... Ici comme ailleurs, décidément, nous n'avions pas la chance.

— Ils nous avaient caché cette chambre, les gens de l'hôtel, ai-je dit en faisant mine de sourire.

A la vivacité de sa réponse, j'ai vu que Gilbert Delorme s'était attendu à un mouvement d'humeur de ma part. Perspicacité du romancier ! Il s'écrie :

— Certes, ne le croyez pas ! Cette cham-

bre est à vous, mais pour cinq ou six jours, cher ami, laissez-moi m'y clauster... Durant tous les beaux mois d'hiver, vous aurez ce silence qui sauve, tandis que je sombrerai dans Paris.

J'ai eu envie de dire qu'on pouvait très bien sombrer partout, et comme j'avais pensé, au cours de la nuit, à demander à Gilbert Delorme s'il ne savait pas quelque travail que je puisse faire ici même pour un éditeur parisien, c'était peut-être le moment... Non, l'instant était passé ; il ne restait qu'un mauvais silence, et le mieux était de m'esquiver, comme toujours.

Mais le soir, à la fin du dîner, Gilbert Delorme est venu à notre table (il avait pris son repas à une table isolée, feuilletant des brochures tout en mangeant). S'adressant à ma femme, d'un air comique

*Adalbert Stifter*

LES GRANDS BOIS

*Wolfgang Goethe*

TORQUATO TASSO

*Henrich von Kleist*

FREDERIC, PRINCE DE HOMBOURG

*Achim von Arnim*

LES HÉRITIERS DU MAJORAT

(de l'anglais)

*Nicholas Mosley*

ACCIDENT

*Aux Éditions Christian Bourgois*

(de l'allemand)

*Ernst Jünger*

LE PROBLÈME D'ALADIN

*Aux Éditions de Minuit*

(de l'anglais)

*Herman Melville*

LE GRAND ESCROC

*Aux Éditions du Seuil*

(du russe)

*Pouchkine*

LE CONVIVE DE PIERRE, LA ROUSSALKA

*Aux Éditions de la Revue Fontaine*

(de l'allemand)

*Clemens von Brentano*

GOCKEL, HINCKEL ET GACKELEIA

*Aux Éditions Formes et Reflets*

*William Shakespeare*

TITUS ANDRONICUS

HENRY IV (deuxième partie)

ANTOINE ET CLÉOPÂTRE

LES SONNETS